

Lorenzo Peña
Rue Grétry 2A/042
4020 Liège
BELGIUM

Lieja, mayo 25 de 1979

Profesor D. José Ferrater Mora
Bryn Mawr, PA 19010

Estimado Profesor Ferrater Mora:

Aunque seguramente Ud no me conoce, yo lo conocí a Ud en Madrid, con ocasión de una conferencia que pronuncio Ud, por invitación del Profesor Aranguren -de quien yo era alumno y discípulo- pocos meses antes de su deposición, en 1965. Y, como todo el mundo, he sido durante años un lector de sus publicaciones.

Conociendo la amplitud de sus intereses filosóficos, y sintiendo simpatía hacia sus orientaciones, me ha parecido conveniente enviarle -como lo hago en esta carta- una copia de un trabajo reciente mío, en el cual resumo algunas de las ideas que expuse y desarrollé en mi tesis doctoral, de la Universidad de Lieja, Contradiction et vérité. Si Ud lo desea, puedo enviarle un ejemplar mimeografiado de mi tesis.

Cordialmente suyo

Handwritten signature of Lorenzo Peña, consisting of a stylized 'L' followed by 'Peña' and a horizontal line underneath.

BREF EXPOSE DE QUELQUES POINTS DEFENDUS DANS LA THESE CONTRADICTION ET VERITE

Lorenzo Peña
F.U.C.E.-Departamento de Filosofia
QUITO - Apartado 2184
Equateur (Amérique du Sud)

La thèse dont je vais ici essayer de résumer trois points fondamentaux s'intitule Contradiction et vérité. Il s'agit d'une étude logico-philosophique dont le but primordial est justement de cerner les rapports entre la contradiction et la vérité, et ce à la lumière d'un système non-classique de logique que j'y ai mis sur pied, le système A , constitué par trois volets, à savoir: une logique sententielle, A_1 ; une logique quantificationnelle de premier ordre sans égalité, A_2 ; et une théorie floue des ensembles, A_3 .

Cet exposé sera divisé en trois chapitres. I, la réalité du flou et l'existence de contradictions vraies; II, la nécessité d'un système de logique sententielle simplement inconsistent; III, défense de l'identité entre vérité et existence.



I

Que tout ce qui est contradictoire est faux c'est un dogme consacré par la tradition philosophique et peut-être aussi par le bon sens que je n'ai nullement cherché à subvertir, au contraire: dans le système A le principe de non-contradiction est vrai, et, dans l'élucidation de ce système et de ses sous-bassements métaphysiques à laquelle je me suis livré tout au long de l'étude exposée dans la dissertation, j'admets précisément ce point de vue courant comme quoi toute phrase contradictoire est fautive. En cela, l'approche que je propose s'éloigne d'autres approches en logique paraconsistante (une notion que je définirai tantôt), comme celle de mon cher maître et ami le professeur de Costa.

Mais, si chaque phrase contradictoire est fautive, certaines ~~de~~ phrases contradictoires sont vraies, car il y a des phrases vraies et fautes tout à la fois. En effet: la motivation fondamentale qui sous-tend toute ma démarche c'est l'acceptation du flou, de l'entre-deux, d'un flou susceptible, par ailleurs, d'une infinité de degrés non linéairement ordonnés, puisque tensoriel et non pas scalaire. Un ensemble flou est un ensemble dont la fonction caractéristique envoie certaines choses sur une valeur de vérité intermédiaire entre l'absolument vrai et l'absolument faux. Aussi la reconnaissance d'un ensemble flou quelconque entraîne-t-elle l'existence d'au moins une phrase qui rende faux le principe de tiers exclu, car il faudra admettre qu'il y a au moins une chose telle qu'elle n'est pas vraie qu'elle possède la propriété en question et qu'il n'est pas vrai non plus qu'elle ne la possède pas. Or, si l'on tient aux lois d'involution de la négation et de De Morgan, lois auxquelles il me semble préférable de demeurer fidèle, la

conclusion à tirer c'est que la négation du principe de tiers exclu doit entraîner celle du principe de contradiction.

Une fois parvenus à ce point, nous devons nous poser la question : y a-t-il un seul et unique degré de flouité ou de flou ? Eh bien ! Non ! Il semble qu'il y a une infinité de degrés possibles de flouité, ce qui est évident pour les cas de transitions plus ou moins continues du champ d'un ensemble à son complément. Ainsi donc, une première possibilité qui s'offrirait à celui qui aurait atteint ce stade ce serait la construction d'une logique semblable à la logique infini-valente de Lukasiewicz, mais à une différence près, fort importante du reste : "désigner" toutes les valeurs intermédiaires entre 1 et 0, c-à-d considérer que toute valeur qui ne soit pas le tout à fait faux est vraie, dans une mesure ou dans une autre, et que la valeur 1 ou maximale ne détient pas le monopole du vrai, mais se borne précisément à constituer le sommet de la vérité.

Deux autres retouches principales étaient encore nécessaires avant de parvenir à la mise sur pied de \mathcal{L}_ω et de \mathcal{L}_ω . Premièrement, il fallait introduire des infinitésimales (des infiniment petits) dans le domaine des valeurs de vérité. Cela tient à plusieurs raisons, notamment celle d'éviter par là une ω -surincomplétude et une ω -surinconsistance, tout en maintenant cependant la fonction de borne inférieure comme correspondant au quantificateur universel, de même que la borne supérieure comme correspondant au quantificateur existentiel. Deuxièmement, adopter, au lieu d'une logique scalaire, une logique tensorielle, où chaque valeur de vérité serait une suite infinie de valeurs scalaires, que j'ai appelées 'nombres aléthiques'. L'adoption d'une sémantique tensorielle permet d'atteindre plusieurs buts importants. L'un d'eux est celui-ci : étant données deux phrases quelconques, p et q, il n'est pas en général vrai que, ou bien p est foncièrement au moins aussi vraie que q, ou bien q est foncièrement plus vraie que p, encore qu'il soit foncièrement vrai que, soit p est au moins aussi vrai que q, soit q est plus vraie que p. Comment cela ? C'est fort simple : Nous pouvons ~~seulement~~ estimer qu'il y a une infinité d'égards ou perspectives dans le réel et que, quoique, à l'intérieur de chaque perspective, il se fasse nécessairement que l'un des deux faits est plus vrai que l'autre à moins que celui-ci ne soit au moins aussi vrai que celui-là, il n'est toutefois pas vrai que, ~~par conséquent~~ s'il y a une perspective pour laquelle le premier fait est plus vrai que le second, alors il n'y a aucune perspective pour laquelle le second fait ~~est~~ soit au moins aussi vrai que le premier. Or, un fait n'est foncièrement vrai que s'il est vrai pour chaque perspective du réel. Et seuls les faits foncièrement vrais sont assertables. Pour cette même raison, bien que le principe de tiers exclu soit valide (et qu'une version faible de la loi de bivalence doive être, elle aussi, tenue pour valide), il y a des phrases qui ne sont pas assertables et dont les négations ne sont pas assertables non plus.

Il restait donc à axiomatiser un système dont la sémantique dût correspondre, dans ses grandes lignes, aux traits majeurs que je viens d'exposer ; ensuite, il fallait développer cette axiomatisation dans le domaine du calcul quantificationnel, et achever enfin cette construction par l'élaboration d'une théorie des ensembles conforme aux motivations philosophiques de l'ouvrage dans son entier.

Pour finir cette première partie de mon exposé, je voudrais introduire quelques

précisions terminologiques (nos conventions d'écriture, pour éviter la prolifération des parenthèses se coincident pour l'essentiel avec celles de Church).

Une théorie est un \mathfrak{E} ensemble de phrases fermé par rapport à quelque règle d'inférence. Dans une théorie T deux formules p et q sont dites remplaçables si T contient une règle d'inférence permettant d'inférer d'un théorème quelconque r de T un autre théorème r' qui ne diffère de r que par le remplacement de n occurrences d'une de ces deux formules par n occurrences respectives de l'autre. Une théorie, T , est dite être (simplement) inconsistante pour un foncteur de négation 'N' si cette théorie contient, outre ledit foncteur 'N', un foncteur de conjonction '.' et un foncteur de disjonction '+' tels que, pour n'importe quelles deux formules, p et q , de T :

- (i) " $p.q$ " est un théorème de T seulement si p l'est aussi;
- (ii) Si p ou q sont des théorèmes de T , " $p+q$ " est un théorème de T ;
- (iii) " $p+q+r$ " et " $q+r+p$ " sont remplaçables;
- (iv) " $p.q.r$ " et " $q.r.p$ " sont remplaçables;
- (v) p , " $p.p$ " et " $p+p$ " sont trois formules remplaçables;
- (vi) " $p+q.r$ " et " $p.r+q.r$ " sont remplaçables;
- (vii) " $p.q+r$ " et " $p.r..q+r$ " sont remplaçables;
- (viii) le foncteur 'N' possède au moins deux parmi les sept caractéristiques suivantes :
 - (1) " $p+Np$ " est un théorème de T ;
 - (2) " $N(p.Np)$ " est un théorème de T ;
 - (3) p est un théorème de T seulement si " Np " l'est aussi;
 - (4) " Np " est un théorème de T seulement si p l'est aussi;
 - (5) p et " Np " sont remplaçables;
 - (6) " $N(p.q)$ " et " $Np+Nq$ " sont remplaçables;
 - (7) " $N(p+q)$ " et " $Np.Nq$ " sont remplaçables;
- (ix) pour quelque r , r et " Nr " sont tous les deux des théorèmes de T .

Une théorie est dite (simplement) inconsistante si elle est (simplement) inconsistante pour au moins un foncteur de négation.

Une théorie contradictoire est une théorie simplement inconsistante, T , remplissant cette condition supplémentaire :

- (x) Si p et q sont des théorèmes de T , " $p.q$ " est un théorème de T .

Par suite, chaque théorie contradictoire contient un théorème de la forme " $p.Np$ ".

Une théorie T' est dite être une extension raide d'une théorie T si T' est une

extension de T (au sens habituel) et qu'en surplus chaque règle d'inférence de T est une règle d'inférence de T'.

Une théorie T est triviale, saturée ou absolument inconsistante ssi chaque fbf de T est un théorème de T. Une théorie T est surconsistante ssi chaque extension raide de T qui soit inconsistante pour quelque foncteur de négation de T est une théorie triviale. Une théorie T est ultraconsistante ssi toute extension de T, raide ou non, qui soit simplement inconsistante pour quelque foncteur de négation de T est une théorie triviale. Une théorie est paraconsistante ssi elle n'est pas surconsistante.



II

A quelques rares exceptions près, aucune logique paraconsistante élaborée jusqu'ici n'était simplement inconsistante. Qui plus est : ces quelques logiques exceptionnelles ne sont inconsistantes que pour autant qu'elles contiennent certaines constantes sententielles pour lesquelles elles postulent des axiomes antinomiques.

Le système A que je propose dans ma dissertation est, en revanche, un système contradictoire, et ce dès le niveau de la logique sententielle elle-même, et tel, par surcroît, que des antinomies (c-à-d des formules du type "p et non-p") sont vraies dans ce système qui, transcrites en notation primitive, ne contiennent aucune constante sententielle.

Plusieurs raisons militent en faveur d'un choix pareil. Tout d'abord, il faut entériner comme valide la loi de Boèce, à savoir : il est faux que : p pour autant seulement que non-p". Or, puisque, en se plaçant d'un point de vue contradictorialisiste, il y a des phrases qui coïncident aléthiquement avec leurs négations, cela veut dire que la loi de Boèce entraîne (dans le cadre dudit point de vue) qu'il est faux que : p pour autant seulement que p, c-à-d que la loi d'identité est fautive, pour le foncteur d'implication. D'un autre côté, bien entendu, la loi d'identité est vraie pour chaque foncteur conditionnel, implicatif ou non. Il en résulte que, pour chaque p, la formule "p pour autant seulement que p" est, tout à la fois, vraie et fautive, et sa négation est, elle aussi, tout à la fois vraie et fautive.

Deuxièmement, une règle d'inférence apparemment saine est celle-ci. Nous définissons une classe de foncteurs monadiques que nous appelons 'foncteurs cataphantiques' comme suit. Supposons que l'ensemble des valeurs de vérité contient une valeur minimale 0 et qu'il est préordonné par une relation \leq telle que, pour chaque p, $0 \leq p$ est vrai. Un foncteur $\$$ est cataphantique ssi, pour chaque p et q, il remplit les quatre conditions que voici :

- (1) $\$p \leq \q seulement si, soit $p \leq q$, ou bien $\$p = 0$;
- (2) $p \leq q$ seulement si $\$p \leq \q ;
- (3) $\$(p \cdot q) = \$p \cdot \$q$;
- (4) $\$(p + q) = \$p + \$q$.

Eh bien! Venons-en à la règle qu'il s'agit de formuler : si q est une phrase

vraie et q' est une autre phrase vraie qui ne se distingue de q que par la substitution d'une occurrence de p à une occurrence de p dans q , alors pour chaque foncteur cataphantique \mathcal{F} , s'il est vrai que " $\mathcal{F}(q.Nq')$ ", il est forcément vrai que " $\mathcal{F}(pIp)$ ", où 'I' est le foncteur d'équivalence défini par l'implication et la conjonction. Or, il y a bien des phrases aléthiquement équivalentes à leurs respectives négations, c-à-d des phrases pareillement vraies et fausses. Par suite, il y a des formules pareillement vraies et fausses contenant des variables sententielles inessentiellles. Soit en effet r une phrase quelconque pareillement vraie et fausse (une phrase telle que $/r/=/Nr/$. Soit q la \mathcal{F} formule suivante : " $p+r.r$ ", et soit q' la formule " $Np+r.r$ ". Nous aurons : $/q/=/q'/=/r/=/Nr/$. Soit 'P' un foncteur envoyant chaque composante au moins à moitié vraie d'une valeur de vérité quelconque sur elle-même, et chaque composante moins qu'à moitié vraie sur 0, c-à-d sur le tout à fait faux. 'P' est un foncteur cataphantique. Eh bien! en vertu de ce qui précède, nous aurons : " $PN(pIp)$ " est un théorème pour chaque p . D'un autre côté, il est bien entendu souhaitable d'avoir comme théorème " $P(pIp)$ ". Dès lors, nous aurons ces résultats :

$/pIp/ = /N(pIp)/$; " $pIpIN(pIp)$ " est un théorème; " $P(pIp).PN(pIp)$ " est un théorème.

La troisième raison que j'invoquerai ici pour défendre la nécessité de théorèmes antinomiques dans la logique sententielle elle-même est philosophique : elle se rapporte à l'énigme de l'identité comme relation. Pour qu'il y ait une relation, il faut qu'il y ait une dualité, une altérité des membres mis en rapport. D'aucuns, tel Kripke, entendent répondre à cette constatation banale de sens commun en mettant en avant l'existence de relations réflexives, comme celle d'être du même âge que. Or, en fait, chaque relation est un ensemble de couples ordonnés, un couple ordonné étant l'ensemble de deux ensembles, dont le premier englobe deux membres et le second un seul membre. Lorsque les deux membres ou termes de la relation sont strictement identiques, le couple ordonné devient un singlé dont le seul membre est, à son tour, un singlé lui-même. Et comment un singlé peut-il être un couple? Une solution serait celle de considérer que chaque ~~individu~~ individu est distinct de soi-même, si bien que chaque singlé contient toujours plusieurs membres dont l'un est distinct de l'autre, c-à-d que chaque singlé contient des membres entre lesquels il y a forcément quelque altérité. Et cela, par ricochet -en vertu de la définition de l'identité à l'aide du foncteur d'équivalence, I; entraîne à que ce foncteur doit être tel que " $N(pIp)$ " soit un théorème, puisque, de ce fait et quelle que soit la définition ensembliste de l'identité, nous aurons comme théorème : " $UN(x-x)$ ", où 'U' est le préfixe du quantificateur universel, ce qui se lit : Pour tous x , x est distinct de x , si nous définissons la distinction entre deux individus comme la négation (simple) de l'identité stricte entre eux.



III

Un des piliers sur lesquels repose la construction des théories des ensembles A_n et A_{n1} exposées dans l'étude que je suis en train de présenter est une défense de l'identité entre existence et vérité, ce que l'on peut appeler, indistinctement, conception aléthique de l'existence ou conception existentielle de la vérité. Cette conception qui remonte à Augustin et qui sous-tend l'adage scolastique ens et verum convertuntur assimile, sans résidu, les individus et les faits, les noms et les phrases, les actes de nommer et les actes d'énoncer. C'est dans le Traité de l'âme, dans le Benignus de Kant et dans certains écrits de Brentano que j'ai puisé cet

te conception, corroborée, ce me semble, par des intuitions de sens commun. Affirmer qu'une chose existe s'est affirmer la chose.

Il suffit d'ajouter la conception redondantielle de la vérité (je parle ici de la vérité propositionnelle ou des faits, non pas de la vérité sententielle ou des phrases) pour que l'équation entre existence et vérité apparaisse au grand jour. Chaque chose est ainsi identifiée au fait qu'elle existe. L'existence de l'existence d'un individu c'est l'existence de l'individu, c-à-d l'individu lui-même. Puisque l'existence d'un individu est un état de choses, chaque individu se trouve être un état de choses. Et inversement, puisque quelque chose qui ne fût pas un individu ne serait rien du tout.

Si existence et vérité se confondent sans résidu, si, par suite, chaque individu est un fait ou état de choses et réciproquement, comment individuer les divers états de choses, soit les divers individus? Deux possibilités s'offraient devant nous : soit affirmer, dans une perspective intensionnaliste, qu'à une même valeur de vérité peuvent correspondre plusieurs états de choses, soit identifier chaque état de choses à une valeur de vérité. C'est la seconde voie que j'ai choisie, et ce en vertu du penchant extensionnaliste qui inspire toute ma démarche, car je me situais, sur ce terrain, dans la mouvance de Quine. Autrement dit, j'ai opté pour la thèse comme quoi deux faits vérifonctionnellement équivalents sont un seul et même fait. En effet : l'équivalence vérifonctionnelle entre deux phrases réside dans l'équivalence des faits qu'elles désignent (chaque phrase étant un nom, et chaque nom une phrase). Or qu'est-ce que cette équivalence sinon l'identité stricte? Si à une seule valeur de vérité plusieurs faits ou individus divers fussent correspondre, il n'y aurait pas d'identité stricte entre l'existence d'un individu, la vérité de cette existence et l'individu en question, puisqu'une même vérité correspondrait à deux individus divers, donc à deux états de choses divers.

Au surplus, grâce à cette identification des individus et des valeurs de vérité nous obtenons une définition magnifiquement claire et simple de l'identité stricte ou même : deux choses sont strictement identiques si elles sont vérifonctionnellement équivalentes. Bien des difficultés entourant les traitements classiques de l'identité et ayant suscité, p.ex., la thèse erronée de la relativité de l'identité se dissipent désormais. Qui plus est, le plus exigeant extensionnalisme carnapien des années trente pourrait être satisfait par mon approche sur ce point précis. Les intensions peuvent être utiles à d'autres fins, mais pour individuer les états de choses, c-à-d les individus, c-à-d les propriétés ou ensembles, il nous suffit de recourir à un fragment exigü de la théorie des ensembles, à savoir nous n'avons qu'à employer, en fait, la logique sententielle élargie d'une seule règle de formation supplémentaire, à savoir que chaque variable ou constante individuelle est une fbf. Nous dirons alors que x est la même chose que y si $x \equiv y$, où ' \equiv ' est le foncteur vérifonctionnel d'équivalence stricte ou foncière.

Vu que la vérité et l'existence se confondent, et puisque chaque individu existe, chaque individu est vrai. D'où la validité de ce théorème de \mathcal{A}_1 et \mathcal{A}_2 : " Ux ", donc, par U_1 , " x " est un théorème valide de ces systèmes. Aussi bien pouvons-nous d'office nous rendre compte d'un des services rendus par l'existence d'infinièmes dans la sémantique que j'ai proposée pour \mathcal{A}_1 , base sententielle de ces théories des ensembles; car, autrement, quand bien même, pour chaque x , x serait une phrase affirmable, ' Ux ' ne serait nullement une phrase affirmable, ce qui entraînerait une onéga-surincomplétude fort gênante. Qui plus est : de par la sémantique,

tique qui, dans ce cas-là, aurait été choisie, la formule "Puxx" serait une thèse valide - pas forcément un théorème, en vertu de l'inséparabilité du système-, où 'x' est un foncteur ultrarégatif (à lire : 'il est absolument faux que'), tel qu'il est absolument impossible que deux phrases, p et "Px", soient vraies toutes les deux. Et cela entraînerait une oméga-surinconsistance ~~encore~~ encore plus gênante.

Nous avons donc vu comment et pourquoi la vérité et l'existence s'identifient. Mais l'existence elle-même est un ensemble, l'ensemble auquel chaque chose appartient pour autant, et pour autant seulement, qu'elle existe, e-à-d dans sa propre mesure. Cela veut dire que l'existence est un ensemble dont la fonction caractéristique est telle que chaque individu constitue pour elle un point fixe (dans le système \mathcal{A}_i cela n'est vrai qu'à une nuance ~~très~~ près, à savoir c'est vrai pour tout individu rangé, les individus non rangés ou turbulents n'étant membres d'aucun ensemble si ce n'est infinitésimalement; pour ce qui est de \mathcal{A} , aucune restriction semblable n'est nécessaire).

Dans \mathcal{A} et \mathcal{A}_i j'ai identifiée l'existence au maximallement vrai, et ce en vertu du principe -que j'ai cru pouvoir dégager de l'oeuvre de Platon, et qui, quoi qu'il en soit, me semble fort vraisemblable- comme quoi une perfection, quelle qu'elle soit, participe d'elle-même autant, sinon davantage, qu'une autre chose quelconque en participe.

En outre, \mathcal{A} et \mathcal{A}_i entérinent la thèse d'Alfarabi selon laquelle l'existence et la quiddité de l'être absolu (e-à-d de l'Existence ou la vérité elle-même) se confondent sans résidu, à telles enseignes que l'être possède une propriété quelconque dans la même mesure où cette propriété existe. Cela veut dire que la quiddité de l'être (la quiddité d'un individu étant l'ensemble de ses propriétés) est, puisqu'identique à l'être, un ensemble tel que chaque argument de sa fonction caractéristique est un point fixe. Qu'une chose participe de l'être, et que l'être en participe, tout est un. (Ceci, rapelons-le, valide sans restriction pour \mathcal{A} , ne l'est qu'à une nuance près dans \mathcal{A}_i).

Puisque, de toute évidence, nous voulons sauvegarder la non-trivialité de la théorie des ensembles ainsi construite, il faut que le principe de séparation ou de compréhension ne s'applique pas à l'être. Mais cette conclusion est la bienvenue, car elle ne fait que confirmer une de nos intuitions majeures, une intuition qui, d'après Mircea Eliade, on retrouve au fond de la pensée religieuse de la plupart des peuples : que l'être ou la vérité (identifié par moi au divin, ce en quoi j'emboîte le pas à Philon d'Alexandrie, Alfarabi et Thomas) est logiquement transcendant, e-à-d qu'il se trouve au-delà des alternatives auxquelles sont soumises les autres choses, les choses qui sont tant soit peu, et tout au moins à certains égards, irréelles (choses que j'appelle 'éléments'); que le divin possède, dans une mesure ~~fixe~~, des propriétés opposées, soit mutuellement complémentaires.

Un des traits saillants de cette conception aléthique de l'existence c'est que l'existence ou l'être apparaît ainsi comme un ensemble, comme une propriété -ce qui a été largement controversé et contesté-, bien qu'il s'agisse d'une propriété ~~de~~ ayant des caractéristiques exceptionnelles (l'existence est, en effet, logiquement transcendante, si bien qu'elle n'appartient pas nécessairement à la quiddité d'un élément dans la même mesure où cet élément existe). Il en découle que le mot 'être' est univoque, et non pas analogique. Point n'est donc besoin

de postuler, comme le font les doctrines pluricatégorialistes, une pluralité de catégories ou genres suprêmes. Le (pluri)catégorialisme est rejeté tout au long de l'étude ici présentée, à l'aide de divers arguments, et sur plusieurs plans, depuis celui de la logique de la langue naturelle jusqu'à celui de la métaphysique. L'avantage majeur de l'unicatégorialisme défendu dans cette étude c'est qu'il permet d'adopter la thèse frégréenne comme quoi chaque fonction (y compris donc la fonction caractéristique de chaque ensemble ou propriété) doit être définie pour n'importe quel argument, et non pas seulement sur un domaine restreint d'individus.

Comme tout autre ensemble, l'être possède un complément, à savoir le non-être (c-à-d la fausseté). Dans le cadre des systèmes proposés dans cette étude, l'être n'appartient guère au non-être, tandis que le non-être appartient à l'être plus qu'infinitésimalement, tout au moins à certains égards. Cela met en évidence ~~une~~ la dissymétrie entre ces deux classes mutuellement complémentaires. Chaque individu appartient au non-être quasiment dans la même mesure où il n'appartient pas à l'être (c-à-d que la différence entre l'appartenance à au non-être d'une chose quelconque et sa non-appartenance à l'être est, tout au plus, infinitésimale). Par ailleurs, si l'être est ce qui participe le plus de soi-même, le non-être n'est pas ce qui participe le plus de soi-même, car le non-être n'est pas une perfection.

L'admission du non-être et de l'existence réelle d'individus tout à la fois inexigents (c-à-d de choses qui existent sans exister, dont les unes sont plutôt réelles, les autres plutôt irréelles, d'autres enfin à certains égards plutôt réelles et à d'autres égards plutôt irréelles) permet de résoudre de nombreuses difficultés philosophiques, parmi lesquelles il est particulièrement agréable de pouvoir ~~indiquer~~ indiquer le problème des étants dits fictifs. L'approche présentée dans cette étude conçoit que tous ces objets fictifs sont réels; seulement, ils possèdent des degrés d'existence inférieurs à ceux que possèdent les individus pour lesquels on réserve couramment la qualification de réels (autrement dit, ces objets appartiennent au non-être dans une mesure supérieure à celle où les objets plutôt réels y appartiennent). En vertu de l'identité entre vérité et existence, il faut conclure que les objets de fiction sont les objets plutôt faux, c-à-d les objets dont l'existence est plutôt fautive.

Voilà quelques grandes lignes de cette étude, dont l'ambition ~~est~~ est de contribuer au dépassement du préjugé, hélas! trop répandu et ancré dans bien des esprits par ailleurs lucides, qui refuse comme inadmissible toute théorie contenant des contradictions.